

Prix Latsis national 2010

Allocution de Prof. Lorenza Mondada

Membre du Conseil national de la recherche du Fonds national suisse
Division des sciences humaines et sociales
Ancienne lauréate du Prix Latsis national

Le prix Latsis national en sciences humaines et sociales a souvent été marqué par le sceau de l'interdisciplinarité. Aujourd'hui il récompense Marianne Sommer, qui présente un profil mêlant avec bonheur une formation en linguistique, biologie et histoire des sciences. Il y a 10 ans j'ai été moi-même récompensée, avec des recherches articulant linguistique, anthropologie et sociologie des sciences.

Pourquoi faut-il s'en réjouir ? Il y a peu de lieux académiques et institutionnels où ce type de recherche est réellement valorisé. Malgré un discours général payant lip service à la cause de l'interdisciplinarité, les attributions de postes, les promotions de carrière, les évaluations des dossiers continuent à se faire sur des bases disciplinaires. La recherche interdisciplinaire finit par se maintenir malgré elle et souvent au prix d'une excellence pluri-disciplinaire, respectant les canons de chaque discipline séparément.

Or, les objets des sciences humaines et sociales sont souvent hybrides et complexes, et ne se laissent pas domestiquer par une seule approche. Si le travail d'analyse consiste à suivre ses objets dans leur émergence, dans leur constitution et dans leur affirmation, il ne peut pas s'arrêter aux frontières disciplinaires.

Les phénomènes linguistiques sont un cas particulièrement intéressant d'objets complexes et hybrides, qui ne se laissent pas enfermer dans une discipline unique – même pas la linguistique, malgré ses prétentions à fonder l'autonomie du langage.

J'en donnerai ici quelques exemples : ils portent sur l'interface entre langage et objets de connaissance. La connaissance n'est pas indemne du langage où elle se constitue, où elle se configure, structurée finalement par la forme langagière même qui l'exprime et, ce faisant, la contraint. Cela ouvre un champ d'explorations interdisciplinaires, reconnues par le Prix Latsis aujourd'hui pour Marianne Sommer et il y a 10 ans pour moi-même.

Un naturaliste du XVIIIe siècle remarquait que si le langage scientifique, au lieu de privilégier les noms pour parler de ses objets, avait privilégié les verbes, notre vision de la nature en aurait été bouleversée, et aurait pris une forme moins fixiste et bien plus dynamique.

Cette remarque participe d'une longue tradition philosophique et linguistique qui émerge aux XVIIIe-XIXe siècles chez des auteurs comme Herder ou Humboldt et qui sera élaborée au début du XXe par E. Sapir et son disciple B. Whorf, qui ont influencé durablement l'anthropologie linguistique.

La forme linguistique – aussi bien les catégories lexicales, la mise en forme syntaxique, que la structure discursive – est loin de refléter la réalité de manière transparente ; elle n'exprime pas une connaissance existant en dehors d'elle mais l'informe, la structure et en articule finement les contenus. Cette hypothèse de la relativité linguistique – dite hypothèse de Sapir-Whorf – a été revisitée sous plusieurs formes ces dernières décennies, en mettant l'accent sur les enjeux de la diversité linguistique pour la diversité de la pensée – permet de réfléchir aux conditions langagières d'élaboration de la connaissance (Gumperz & Levinson, 1996 ; Slobin, 1996).

L'anthropologie linguistique a souligné la spécificité des ressources lexicales et grammaticales des langues du monde, qui encodent, marquent, soulignent chacune des traits culturels et cognitifs particuliers : Ainsi si le système des déictiques en français distingue entre ici et là, voire là-bas pour exprimer la localisation dans l'espace en différenciant entre trois positions (proche, moyenne, lointaine), le système des déictiques spatiaux du Tolai, une langue océanique, offre un système de 32 termes, permettant de marquer non seulement la distance de l'objet mais aussi son rapport au mouvement ou à la fixité du locuteur, son orientation vers la source ou vers la cible de son mouvement, et sa localisation verticale relative, en bas vers la plage, en haut dans la forêt ou au même niveau que celui où se trouve le locuteur (Mosel, 1982). Le domaine des déictiques spatiaux est fascinant à cet égard, certaines langues pouvant générer des dizaines voire des centaines de catégories finement différenciées (Levinson 2004).

Ces exemples classiques ont servi à montrer que la langue configure la Weltanschauung de ceux qui la parlent – incorporant dans les ressources qu'elle met à disposition des pratiques routinières, des rapports à la nature et des relations sociales (Hanks, 1990).

J'aimerais en souligner les effets en termes de diversité cognitive - avec des conséquences non seulement sur les visions ordinaires du monde mais aussi sur ses conceptualisations savantes et scientifiques.

Les langues diffèrent entre elles quant aux propriétés sémantiques qu'elles expriment sélectivement. Ainsi on peut différencier des langues comme l'anglais ou le français qui ont un seul verbe de placement comme mettre ou put, de langues comme le neerlandais ou le suédois qui obligent à choisir entre un petit groupe de verbes, comme zetten/leggen [set/lay] ou sätta/ställa/lägga [set/stand/lay], et d'autres langues encore comme le tzelal qui ont une importante série de morphèmes classificatoires permettant p.ex. d'exprimer des relations comme 'placer des objets verticaux dans telle ou telle orientation'. En neerlandais, je vais utiliser zet si je pose une bouteille sur la table, mais choisir legt si je la couche sur la table. En anglais, je vais préférer le verbe to put, même si moins fréquemment je peux avoir recours à to set et to lay..

De manière intéressante, les gestes accompagnant l'usage de ces verbes expriment les mêmes pertinences sémantiques : en français et en anglais, les locuteurs se limitent à un geste montrant le mouvement de l'objet que l'on pose, en pointant avec le doigt ou avec la main. Les locuteurs neerlandais, en revanche, font des gestes comme s'ils manipulaient l'objet, en le posant verticalement, le tenant par les doigts (zetten) ou en le déposant horizontalement, le tenant dans le creux de la main (leggen).

Si on observe des francophones ou des anglophones apprenant le neerlandais, on remarque qu'ils ont des difficultés à reconnaître la distinction entre les deux verbes, qu'ils neutralisent ou simplifient ; en outre, ils continuent à utiliser les gestes de leur Langue 1 quand ils emploient les verbes de la Langue 2 (Gullberg, 2009).

Ces exemples montrent la persistance de la conceptualisation liée à l'emploi de sa langue, même lorsqu'on parle une autre langue, moins bien maîtrisée. Il montre aussi la profonde co-articulation entre langue, cognition et gestualité.

Ces phénomènes montrent comment la construction des connaissances - par exemple la conceptualisation de l'espace, qu'il soit matériel ou abstrait - relève d'une articulation fine entre le langage, le raisonnement, le corps et la matérialité dans laquelle on agit et on pense. C'est par une description adéquate du monde que l'on agit sur lui et qu'on le modélise ; cette description dépend des ressources symboliques et matérielles que l'on mobilise et de la manière dont elles sont comprises et reçues par d'autres.

Ces aspects ont été soulignés par des sociologies des sciences sensibles à l'anthropologie linguistique, intéressées par la manière dont émergent de nouvelles connaissances et dont

elles se stabilisent ensuite, voire ‘voyagent’ dans des contextes de plus en plus affranchis de leur contexte initial.

Ainsi, étudiant les conversations au sein d’une équipe d’astronomes durant une nuit d’observations, Garfinkel et ses collègues (1981) ont retracé la dynamique de la découverte d’un nouvel objet, un pulsar : celui-ci n’apparaît pas immédiatement en tant que tel, mais il prend forme progressivement à travers les conjectures et les tentatives de description d’une forme vague, référée par le terme « the thing » ou par le pronom « it ». Cette forme est identifiée avant d’être dotée de sens et de référence ; elle est interrogée d’abord comme un possible artefact des instruments d’observation et ensuite seulement progressivement reconnue et formulée comme un objet doté de propriétés optiques et physiques autonomes, un objet galiléen (« that’s a bloody pulsar ! »).

C’est dans la conversation que la référence et la description de l’objet sont questionnées, refusées, puis acceptées par les collègues. Dans l’émergence de l’objet, les expressions orales négociées collectivement sont fondamentales. La diversité des formes et formulations possibles - passant par des expressions vagues, des gestes de pointage vers les écrans des instruments, des descriptions linguistiques de plus en plus complexes et techniques - est d’abord testée dans l’interaction en co-présence.

La trajectoire d’un objet de connaissance peut être retracée comme une série d’attributions – au sein de controverses, polémiques, alliances et résistances – de descriptions et de catégories au fil du temps et des contextes. Ainsi, p.ex. Marianne Sommer, dans son PhD sur l’histoire de la primatologie, montre comment le ‘singe’ est passé, au fil des contextes d’expression et de médiatisation, du statut de ‘bête sauvage’ à celui de ‘parent proche de l’homme’.

Ensuite, la découverte émergente va progressivement se stabiliser et « voyager » par d’autres moyens linguistiques, d’autres matérialités : des notes prises durant la nuit d’observation, un premier rapport envoyé au chef du département, des drafts d’articles circulant parmi les pairs. C’est en constituant des « mobiles immuables » (Latour, 1986) qui permettent de faire circuler un objet sans le déformer, c’est en recourant à des modes de représentation qui font émerger des propriétés abstraites, généralisables, mathématiques (Lynch, 1992), que progressivement l’objet deviendra un fait, qu’il circulera dans des réseaux où il pourra susciter de plus en plus d’alliés et ce faisant se stabilisera. Comme le montre bien Latour, inspiré de Goody, la matérialité des ressources linguistiques et sémiotiques mobilisées joue un rôle fondamental dans cette solidification de l’objet – notamment les écrits, les cartes, les schémas et autres visualisations.

Retracer la ‘biographie’ d’un objet scientifique amène ainsi à traverser des contextes fort différents, au sein desquels voyagent des énoncés linguistiques, sémiotiques, médiatiques, pris en charge par différentes langues, langages formalisés et spécialisés, gestes, visualisations, schématisations, liés à des contextes de communication plus labiles ou plus institutionnels, caractérisés par différents publics, les proches, les pairs, les concurrents, les institutions. Afin de retracer cette ‘émergence’, ce ‘voyage’, cette ‘biographie’ de l’objet scientifique, des compétences interdisciplinaires sont indispensables, qui dépassent les frontières des écoles et des spécialités et les divisions entre sciences humaines et sciences de la nature.

Le prix Latsis national a montré à plusieurs reprises sa volonté de reconnaître ce type de recherche et de profil. Cette reconnaissance exprime un message important en termes de politique scientifique, invitant les chercheurs à courageusement suivre leur objet, indépendamment des frontières que celui-ci les amène à dépasser.

Berne, le 13 janvier 2011